

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	44 (1899)
Heft:	1
Artikel:	Passage du Panix par un bataillon de recrues de la VIII ^e division
Autor:	Iselin, C.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-337597

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PASSAGE DU PANIX

PAR

un bataillon de recrues de la VIII^e division.

(Avec deux planches.)

Le col du Panix est depuis cent ans célèbre par la désastreuse retraite qu'y fit Souvaroff, les 6 et 7 octobre 1798, avec 12 000 hommes et 700 chevaux et mulets par 80 cm. de neige.

Tempora mutantur : Le 18 août 1898, ce n'était plus une armée étrangère qui le franchissait, fuyant devant une armée d'envahisseurs, mais un vaillant bataillon de nos recrues fédérales. Certes, le rapprochement de ces deux dates n'est pas fait pour nous faire regretter « le bon vieux temps » !

La marche de ces recrues a montré, une fois de plus, que nos hommes, après six semaines de service, sont déjà entraînés et parfaitement capables de rendre de bons services, même en montagne.

L'essentiel, pour l'exécution de la marche, est que les dispositions du commandant soient judicieusement prises et qu'elles soient basées sur l'observation des particularités de la montagne.

Le 17 août, le bataillon avait pris un jour de repos à Elm. Il y était arrivé de Coire par une chaleur torride, en trois étapes (Sargans-Mühlehorn-Glaris), alternant les marches de paix et les marches de guerre. L'instructeur d'arrondissement de la VIII^e division, M. le colonel Wassmer, chef d'état-major du IV^e corps, accompagnait le bataillon. Celui-ci, fort de 20 officiers et de 400 sous-officiers et soldats, se subdivisait en trois compagnies.

Le 17 au soir, chaque homme reçut une tablette Maggi (soupe), une boîte de conserves (rôti de Saxon), un paquet de biscuits, du café noir et 3-4 bûchettes de bois. La troupe portait en outre le paquetage complet, sans ration de réserve et sans la seconde paire de souliers qu'on avait laissée à Coire.

Le 18 août, à 4 h. 25 du matin, le bataillon était rassemblé sur le chemin d'Elm à la Wichlenalp, la tête près d'Obmoos¹.

A 4 h. 45, départ pour le col par Wallenbrugg-Jätsalp-Gurgel-Seeli. A 9 h. 45, arrivée de la pointe à l'ancienne cabane, au sommet du col.

<i>Durée de la marche :</i>	<i>Distance parcourue</i>	<i>Différence de niveau</i>	<i>Temps en minutes</i>
D'Obmoos à Wallenbrugg	4,8 km.	290 m.	70
De Wallenbrugg à Ober-Jäts- hütten	2,1	450	80
D'Ober-Jäts à Seeli	2,5	560	90
De Seeli au col (2407 m.).	1,3	107	25
<i>Haltes : Les haltes-horaires réglementaires et 15 minutes à Gurgel. Total</i>	—	—	35
<i>Durée totale de la marche.</i>	<i>10,7 km.</i>	<i>1407 m.</i>	<i>5 heures</i>

Ordre de marche : 1^o En tête, deux hommes, munis d'outils de pionniers et un groupe de soldats, sous le commandement d'un officier, précédant la colonne d'une demi-heure. Puis : 2^o un guide, l'état-major du bataillon, les officiers instructeurs. 3^o Les trois compagnies en colonne de marche par un, avec une distance de 100 m. entre les compagnies. 4^o En queue, les chevaux de selle (ici, 6 chevaux de la Régie fédérale).

Longueur de la colonne : 1200 m.

A 10 h. 30, le bataillon était rassemblé sur le plateau immédiatement à l'ouest du sommet du col, front au Sud. Le temps était clair ; malgré la chaleur, les recrues étaient dans un état excellent, auquel avait contribué le départ matinal à la fraîcheur et la marche à l'ombre jusqu'au petit lac de « Seeli ». La troupe était enthousiasmée de la grandiose nature qu'elle avait sous les yeux. Une marche entraînante, jouée à « Gurgel » par la fanfare, stimule encore les hommes ; pas un ne reste en arrière. La « Gurgel », — dont le nom caractérise bien l'encaissement entre deux parois de rochers à pic, — était couverte d'une neige compacte, reste des avalanches du printemps, sur laquelle la marche était aisée, ainsi que le témoigne la photographie n° 1, où l'on voit la compagnie I serpentant dans cette gorge. Le cliché n° 2 montre la compagnie

¹ Voir feuilles 401 et 405 de l'Atlas Siegfried.

de tête (A) gravissant la dernière montée ; le col est visible au fond (B). Au premier plan, la II^e compagnie arrêtée au bord du petit lac de Seeli (C).

A 11 h., après un arrêt d'une demi-heure sur le plateau du col, le bataillon descend sur l'alpe de la Meer (2100 m.), où il fait halte jusqu'à 2 heures pour manger la soupe.

Cette première partie de la descente est de beaucoup la plus difficile de tout le passage, tant pour les hommes que pour les chevaux. Le sentier, mauvais et très mal marqué, traverse un pierrier abrupt, d'une pente de 60 %, formé de débris de roc et de pierres schisteuses et glissantes sur lesquelles il est très difficile de prendre pied.

Souvarof, lui, ne passa pas par le vallon de « l'Alp Meer », mais à l'Est de celui-ci. Il suivit le mauvais sentier (marqué en pointillé sur la carte Siegfried), qui, plus à l'Est, longe à mi-côte les pentes du Rothstock, dès le sommet du col, et conduit directement à Camona, par ce que l'on appelle « la Petite Echelle » (Leiterli).

C'est là que quelques centaines de ses soldats, après s'être si vaillamment battus dans la vallée de la Linth, exténués de fatigue, affamés, trouvèrent la mort, engloutis par le précipice ou ensevelis par l'avalanche. C'est là aussi que le général russe dut abandonner les seuls canons de montagne de 2 livres que, péniblement, on avait hissés jusqu'au col.

Les photographies n°s 3 et 4, prises sur le pierrier de la « Risi », pendant la descente des chevaux de selle du bataillon sur l'alpe Meer, montrent la difficulté qu'on rencontre à faire franchir aux chevaux des passages de ce genre, même quand le sol est parfaitement sec.

A chaque bête étaient répartis six soldats, choisis parmi les Haut-Valaisans et Schvytzois ; l'un tenant les rênes, deux retenant le cheval par les étrivières, deux par la queue et le dernier marchant à côté, soit au-dessous du cheval, pour l'appuyer si besoin était¹.

¹ Note du traducteur. — Nos camarades de l'artillerie de campagne, surtout à la vue des photographies, n'auront pas approuvé entièrement ce mode de faire, qui n'offre qu'une sécurité illusoire.

On remarquera tout d'abord que, d'après nos photographies, les hommes qui mènent les chevaux « par la figure » se tiennent non seulement *au-dessus* de ceux-ci, mais se cramponnent aux *quatre* rênes en les tenant très courtes. Le résultat ? Le cheval, encapuchonné par l'action du mors, ne voyant pas son chemin, ne pouvant faire librement aucun mouvement, ne pose pas sûrement le pied ; à chaque pas, à chaque mouvement

De l'alpe Meer, un chemin muletier bien entretenu conduit au village de Panix par Camona. Cette partie du passage ne présente pas d'intérêt particulier.

Relevons seulement que, par suite de la chaleur véritablement suffocante qui régnait sur le versant sud du Panix, ce fut certainement ce parcours de l'étape qui éprouva le plus la troupe. Aussi fit-on boire de l'eau partout où il s'en rencontrait ; on organisa, en outre, des haltes régulières.

Le soir, à 7 h. 15, le bataillon arriva à Ilans. En 14 $\frac{1}{2}$ h.,

que l'homme fait pour le retenir, celui-ci tire instinctivement la tête du cheval à lui, du côté de la montagne.... et la croupe du cheval « gagne » et glisse du côté du précipice ; le cheval s'énerve, prend peur, — pour peu qu'on soit dans le brouillard, qu'une tempête vienne, que le sol soit détrempé et que le chemin se défonce ou se transforme en gradins par les glissades des nombreux hommes qui ont passé, — fait alors des bonds. Il entraîne avec lui les hommes désespérément suspendus aux étrivières (dont le crampon finit pas s'ouvrir ou se casser), — jusqu'à ce que, perdant pied, la croupe la première, la bête roule dans l'abîme sous les yeux de ses conducteurs consternés !

Pour nos camarades de l'infanterie — auxquels on pourrait les enseigner avec utilité dans les cours d'équitation des écoles centrales, — voici quelques règles en usage dans l'artillerie de montagne :

1^o Dès que l'on met pied à terre, suspendre le sabre à la selle ou passer le ceinturon d'ordonnance sous le quartier droit de la selle, la bélière courte passée devant, l'autre derrière la selle, le sabre pendant devant le quartier gauche. Auparavant, cela va sans dire, passer les rênes de filet par-dessus l'encolure et les tenir aussi longues que possible ; les rênes de mors, également aussi longues que possible, étant passées sous les deux quartiers de la selle, de manière à ce qu'elles n'exercent aucune action sur la bouche du cheval et lui permettent de baisser la tête.

2^o Cela fait, marcher *devant* le cheval, les rênes de filet *toujours longues* : il n'est rien qui calme autant l'animal. Si le cheval veut devancer son conducteur, lui donner une tape sur le museau, du bout des rênes, sans se retourner. Quand il en aura reçu quelques-unes, le cheval le plus ardent se calmera. Et surtout ne pas trop s'en inquiéter : le cheval saura mieux choisir son chemin que vous !

3^o Dans les chemins étroits, bordés de pentes glissantes ou de précipices, le conducteur doit *toujours* marcher du côté du précipice, ayant le cheval entre lui et la montagne. Car alors, lorsqu'il agit sur les rênes, il n'attire pas la tête du cheval du côté de la montagne et la croupe vers le précipice, comme c'est le cas des chevaux représentés par nos photographies, où les conducteurs marchent à gauche. Il refoule, au contraire, l'arrière-train de la bête contre la montagne. Les officiers qui ont passé par des pierriers ou des pâturages abrupts avec des chevaux peu habitués à la montagne reconnaîtront avec nous que les chevaux de selle du bataillon, conduits comme ils l'ont été, ne seraient peut-être pas arrivés sains et saufs à l'étape, si la traversée du Panix avait eu lieu par la pluie, le brouillard ou sur un sol détrempé !

4^o N'accorder aucune confiance aux étrivières, puisque les crampons d'étrivières s'ouvrent en arrière, c'est-à-dire précisément du côté où s'exerce l'effort de l'homme qui retient le cheval ! La queue du cheval, au contraire, est d'un grand secours lorsqu'elle est longue ; mais est-ce souvent le cas pour nos chevaux militaires ?

Voici un moyen plus sûr pour arrêter net les glissades ou les bonds désordonnés du cheval à la descente :

Si l'on n'a sous la main ni collier, ni poitrail, ni derrière d'avaloire de chevaux de

dont 11 $\frac{1}{2}$ de marche effective, par l'une des plus fortes chaleurs éprouvées depuis longtemps, il avait exécuté :

Une *montée* de 10,7 km. de long, avec 1710 m. de différence de niveau ;

Une *descente* de 17 km. de long, avec 1717 m. de différence de niveau.

C'est ce qu'on peut appeler « eine schöne Leistung ! »

CHR. ISELIN,
capitaine à l'état-major général.

trait, prendre une corde d'au moins sept mètres de long, l'envelopper en son milieu d'une couverture roulée et liée de manière à former un poitrail qui repose sur les épaules du cheval sans le blesser; fixer ce poitrail improvisé des deux côtés de la selle, sous les quartiers, de manière à ce qu'il ne tombe pas sur les jambes du cheval; enfin, répartir en arrière de l'animal, aux deux bouts de la corde, cinq à dix hommes prêts à le retenir, ou bien faire marcher en dessous du cheval quelques hommes solides, pour l'arrêter d'un bon coup d'épaule derrière la sangle, lorsque, malgré tout, l'animal vient à glisser.

Enfin, si on a tout essayé en vain et que le cheval s'abat puis ne se relève que pour faire des bonds désordonnés, il ne reste qu'une ressource: lui lier les quatre membres, le desseller, l'envelopper, la tête au moins, de couvertures pour éviter les écorchures, et le trainer, ficelé et fagoté comme un vulgaire ballot, jusqu'à ce que le passage dangereux soit franchi !

A ceux qui n'ont pas vu l'effet terrorisant que produit, sur les chevaux de la plaine, le sol mouvant de certains passages de montagne, par la tempête, le brouillard ou la nuit, ces précautions peuvent paraître ridicules. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut les prendre, et que pour les avoir négligées, l'on risque de voir ses chevaux rouler dans l'abîme sur une pente en apparence sans danger. Les conducteurs, les jeunes recrues principalement, perdent confiance en eux-mêmes et en leurs chefs, lorsqu'ils en sont réduits à devoir assister, impuissants, à la perte d'une bête de prix.
